

SEQVOR

Basil NELIS
University of Oxford

A l'occasion de la publication de ces mélanges offerts au Professeur Rudolf Wachter, j'aimerais me pencher sur l'étymologie et la potentielle valeur méta-poétique du verbe *sequor*.¹ J'ai l'honneur d'avoir été invité à me joindre à cette célébration du Professeur Wachter par ses *socii*, mot qui d'ailleurs, quoiqu'en aient pu penser les Latins,² partage une racine étymologique commune avec *sequor*. Tout comme son cognat grec ἔπομαι, avec lequel il partage la même racine indo-européenne *sekʷ- qui véhicule l'idée de suivre,³ le verbe *sequor*, lorsqu'employé dans un contexte poétique, peut connoter que le poète «suit» les pas de ses prédécesseurs littéraires. C'est ce que montrent, par exemple, des passages de Pindare (καὶ ταύτων μὲν παλαιότεροι | ὄδῳ ἀμαξίτων εὖρον· ἐπομαι δὲ καὶ αὐτὸς ἔχων μελέταν, Pind. *Nem.* 6. 55-6, je souligne), de Pline, qui affirme vouloir suivre et imiter Démosthène (*quam [...] non ut aemularer [...] sed tamen imitarer et sequerer*, Plin. *Ep.* 7. 30. 5) et de Quintilien, qui dit de Ménandre qu'il a suivi Euripide (*secutus*, *Inst.* 10. 1. 69; voir aussi 10. 1. 122). Un peu plus loin dans le livre 10 de l'*Institution oratoire*, Quintilien rapporte les propos de Domitius Afer, un orateur contemporain de Tibère, qui qualifiait Virgile de *secundus* par rapport à Homère (Quint. *Inst.* 10. 1. 86). Si *secundus* prend ici son sens habituel de nombre ordinal, il n'est toutefois sans doute pas anodin que pour exprimer la hiérarchie poétique, le terme employé soit *secundus*, un dérivé du verbe *sequor*.⁴

Il en découle que le verbe *sequor* est parfois investi d'une charge intertextuelle et méta-poétique; cela est clairement le cas dans la *sphragis* finale de la *Thébaïde* de Stace, où le poète inscrit explicitement son poème dans la lignée de son modèle principal, l'*Enéide* de Virgile (Stat. *Theb.* 12. 816-17, je souligne):

*uiue, precor; nec tu diuinam Aeneida tempta,
sed longe sequere et uestigia semper adora.*

Vis donc, c'est là mon vœu; mais ne va pas jouter avec la divine *Énéide*.
Toujours suis-la de loin en adorant ses pas.

Ces vers ont été décrits comme la référence intertextuelle la plus explicite de toute la littérature latine.⁵ En vérité, bien plus qu'une simple référence, ces vers sont d'ordre programmatique: ils conditionnent la lecture du poème, qui est à lire dans le sillage – ou, pour conserver la métaphore de Stace, comme «suivant les pas» (*sequere... uestigia*) – de l'épopée virgilienne. Un exemple similaire de l'emploi de *sequor* comme marqueur intertextuel se trouve dans l'ouverture du livre III du *De rerum natura* de Lucrèce, où le poète exprime sa reconnaissance envers son modèle, Epicure (Lucr. 3. 3-6):

*te sequor; o Graiae gentis decus, inque tuis nunc
ficta pedum pono pressis uestigia signis,
non ita certandi cupidus quam propter amorem
quod te imitari aueo [...].*

Je te suis, ô gloire de la Grèce, et j'ose aujourd'hui poser mes pas dans tes pas, non que je veuille devenir ton rival, mais plutôt parce que ton amour me guide et m'exhorte à t'imiter.

On retrouve ici, comme chez Stace, la métaphore des *uestigia* du prédécesseur, ainsi que la mobilisation habile du *topos* de modestie. Lucrèce refuse d'entrer dans une lutte poétique avec son modèle (*non ita certandi cupidus*). De manière comparable, Stace recommande à son poème de suivre les traces du poème virgilien *longe*, de loin. Consciencieusement désireux de suivre les pas de leurs modèles, mais non de rivaliser avec eux ou de les dépasser (du moins le prétendent-ils), aussi bien Stace que Lucrèce font ressortir la fine frontière qui distingue l'*imitatio* de l'*aemulatio*.⁶

C'est en réalité aux origines de la littérature latine que nous fait remonter le verbe *sequor*, et en particulier sa valeur métapoétique. Car lorsque Livius Andronicus, le poète auquel on attribue généralement la distinction d'avoir introduit la littérature grecque à Rome, traduit l'*Odyssee*, il suit les vestiges de son prédécesseur homérique avec une grande précision. En effet, suivant Homère, Livius semble effectuer une glose étymologique subtile dans sa traduction du premier vers de l'épopée:

ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον... (Hom. *Od.* 1. 1)

uirum mihi, Camena, insece uersutum (Liv. Andr. *Odusia* fr. 1)

Tout d'abord, les impératifs *insece* (qui provient du même verbe, **insequor*, que les formes *inquam* et *inquit*)⁷ et ἔννεπε résonnent comme des archaïsmes : **insequor* est sans doute déjà un verbe ancien à l'époque de Livius,⁸ et le ἔννεπω homérique est en lui-même assez inhabituel.⁹ Par ailleurs, *insece* est si proche, aussi bien phonétiquement que sémantiquement et métriquement, de ἔννεπε, qu'il s'agit probablement d'un calque du mot grec.¹⁰ Cela s'explique par le fait que les deux verbes partagent une racine indo-européenne commune, **sek^{w-}*, qui implique à l'origine l'idée de «suivre».¹¹ A partir de cette racine **sek^{w-}*, le sens de «dire», que l'on retrouve dans **insequor*, est apparu au terme d'une évolution sémantique.¹² L'évolution du sens de la racine **sek^{w-}* de «suivre» à «dire» est vraisemblablement à comprendre selon l'idée d'«enchaîner des mots»;¹³ c'est notamment l'hypothèse que soutient Michiel de Vaan, selon lequel «the shift from 'follow' to 'tell' can be explained via 'repeat, relate'».¹⁴ Cette racine **sek^{w-}* est également celle des verbes ἔπομαι¹⁵ et *sequor*.¹⁶ En rendant le ἔννεπε homérique par *insece*, Livius traduit très littéralement l'idée de «raconter» dénotée par le verbe grec; mais en même temps, il semble attirer l'attention sur la dualité de la racine étymologique **sek^{w-}* qui est à la fois celle de ἔννεπε/*insece* et de ἔπομαι/*sequor*. Si l'on suppose qu'Homère déjà était conscient de l'ambivalence sémantique de la racine **sek^{w-}* en faisant de ἔννεπε le premier verbe d'une épopée qui raconte la suite d'une autre, l'*Iliade*, on ne peut qu'apprécier la finesse de la traduction de Livius. Ce dernier, en effet, par une sorte de syllepse d'une remarquable ingéniosité, parvient à donner suite à la complexité du verbe homérique qui est à la fois une glose étymologique et un marqueur métapoétique.¹⁷

Ce bref parcours antichronologique a pour objectif de signaler la subtilité sémantique et linguistique du verbe *sequor*. Ce dernier est par son étymologie même lié à la parole, à la transmission ainsi qu'à la répétition de celle-ci. Il a également la particularité, dans certains contextes, de marquer l'affiliation d'un poète avec son modèle, à l'instar de l'emploi du mot par Stace pour témoigner sa dette envers Virgile, ou par Lucrèce pour exprimer la sienne envers Epicure. Le terme prend dès lors un sens métapoétique qui invite à une réflexion à propos de la nature de la relation intertextuelle.¹⁸

NOTES

1 J'aimerais exprimer mes remerciements les plus sincères à Joshua Katz et à Antoine Viredaz pour leurs encouragements et leurs conseils.

2 «Les Latins n'ont jamais songé à établir une parenté entre *sequor* et *socius*». Alfred Ernout et Antoine Meillet, 2001 [1932], *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, s.v. *socius*.

3 Helmut Rix & Martin Kümmel, 2001, *LIV, Lexikon der indogermanischen Verben*, Wiesbaden, p. 524-526. Voir aussi Robert Beekes, 2009, *Etymological Dictionary of Greek*, Leyde/Boston, s.v. ἔπομαι.

4 Michiel de Vaan, 2008, *Etymological Dictionary of Latin and Other Italic Languages*, Leyde/Boston, s.v. *sequor*. Cf. aussi le Oxford Latin Dictionary s.v. *secundus*.

5 S. Georgia Nugent, 1996, «Staius' Hypsipyle: Following in the Footsteps of the *Aeneid*», *Scholia* 5, p. 70.

6 Arno Reiff, 1959, *Interpretatio, imitatio, aemulatio. Begriff und Vorstellung literarischer Abhängigkeit bei den Römern*, Würzburg, *passim*. Sur le verbe *sequor* voir spécifiquement p. 107-109.

7 Selon George A. Sheets, 1981, «The Dialect Gloss, Hellenistic Poetics and Livius Andronicus», *The American Journal of Philology* 102.1, p. 68, la terminaison de la racine par une vélaire au lieu d'une labiovélaire dans *insece* est «phonologically anomalous in Latin»; or, l'exemple du verbe *sequor*, *secutus* (<**sequutus*) permet justement de prouver que la généralisation d'une telle variation est possible, comme le montre John Michael Kearns, 1990, «ΣΕΜΝΟΤΗΣ and Dialect Gloss in the Odussia of Livius Andronicus», *The American Journal of Philology* 111.1, p. 43.

8 «Insece, 'canta', era già per lui [sc. Livius] voce arcaica, che sarebbe rimasta in uso per qualche tempo ancora come forma puramente letteraria, per scomparire ben presto». Scevola Mariotti, 1986, *Livio Andronico e la traduzione artistica*, Urbino, p. 28. *Le insece* de Livius est imité par Ennius dans le prologue du livre 10 des *Annales*: *insece Musa manu Romanorum induperator...* (fr. 322 Skutsch). Ce sont les deux seules occurrences de la forme *insece* en latin. Pour la suggestion que la formule *insece Musa* serait une correction du *Camena*

insece de Livius, voir Otto Skutsch, 1985, *The Annals of Q. Ennius*, Oxford, p. 499.

9 Voir Sander M. Goldberg, 1995, *Epic in Republican Rome*, New York/Oxford, p. 64, pour lequel le ἔννεπε homérique est «uncommon», et aussi Pierre Chantraine, 2009 [1968], *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, s.v.

10 Mariotti, *op. cit.* (n. 8) p. 28. Voir aussi de Vaan, *op. cit.* (n. 4) s.v. *insece/inquam*.

11 Il existe également une explication différente, à savoir que **sek^w*- («suivre») et **sek^w*- («dire») seraient en réalité deux racines distinctes mais homophones (cf. Stephen Hinds, 1998, *Allusion and Intertext. Dynamics of Appropriation in Roman Poetry*, Cambridge, p. 71 n. 37). La question est disputée et il semble difficile de fournir une réponse définitive. L'ambiguïté est bien soulignée par Joshua Katz, qui semble toutefois opter pour l'hypothèse d'une évolution sémantique: «ἔννεπε [comes] from PIE **sek^w*- 'say (possibly ← 'follow; join onto')'» (mes italiques). Cf. Joshua T. Katz, 2018, «Μῆνιν ἔειδε, θεά and the Form of the Homeric Word for

‘Goddess’», in Dieter Gunkel & Olav Hackstein (éds.), *Language and Meter*, Leyde, p. 57.

12 Olav Hackstein, 1997, «Probleme der homerischen Formenlehre I: ἐνίπω β 137, ἐνίψει H 447, λ 148 und die Etymologie von gr. ἐννεπε, ἐνίσσω/ἐνίπτω und (alt) lat. *insece/inquit**», *Münchener Studien der Sprachwissenschaft* 57, p. 37-42. Voir aussi Gerhard Meiser, 2003, *Veni Vidi Vici. Die Vorgeschichte des lateinischen Perfektsystems*, Munich, p. 147.

13 Ou, pour reprendre l’expression allemande, «(Worte) anschließen» (Rix & Kümmel, *op. cit.* (n. 3), p. 526 n. 1).

14 De Vaan, *op. cit.* (n. 4) s.v. *insece/inquam*.

15 Beekes, *op. cit.* (n. 3) s.v. ἔπομαι.

16 De Vaan, *op. cit.* (n. 4), s.v. *sequor*.

17 On pourrait voir là un exemple de ce que George Sheets appelle

le «contamination of Homer with Homer», qui est défini comme «a means of alluding to or incorporating a literary precedent (of theme, situation or style) in a creative and learned way». Sheets, *op. cit.* (n. 7) p. 62. Selon Gabriele Erasmi, Andronicus, ne pouvant pas anticiper les trouvailles de la philologie moderne, était probablement inconscient de cette parenté étymologique (Gabriele Erasmi, 1975, *Studies on the Language of Livius Andronicus*, Thèse de doctorat présentée à l’Université du Minnesota); toutefois, Antoine Viredaz attire l’attention sur la «conscience linguistique» d’Andronicus et sur ses capacités de poète-grammairien (cf. Antoine Viredaz, à paraître, *Fragmenta Saturnica heroica. Edition critique, traduction et commentaire des fragments de l’Odyssée latine de Livius Andronicus et de la Guerre punique de Cn. Naevius*, Bâle, p. 97-98).

18 Philip Hardie, 1993, *The Epic Successors*

of Virgil, Cambridge. Voir spécifiquement le chapitre 4, intitulé «Succession: fathers, poets, and princes», et tout particulièrement les pages consacrées à la théorie de l’«anxiété de l’influence» d’Harold Bloom (p. 116-119), qui peut parfois s’avérer utile pour une analyse des rapports d’influences entre poètes latins. Toutefois, Hardie met en garde contre une application trop stricte de cette théorie, en prenant notamment comme exemple le cas de Lucrèce qui confronte des systèmes abstraits plutôt que des personnalités («Lucretius’ antithetical stance to his predecessors comes in the first place out of a philosophical tradition of polemical inversion that confronts abstract systems rather than personalities», p. 118). Comme le résume bien Hardie, «there are other ways of dealing with poetic rivalry than the Oedipal», p. 118.